

Association du Souvenir Aux Morts des Armées de Champagne

PÉLERINAGE ANNUEL

sous la présidence du Général GOURAUD, Gouverneur Militaire de Paris,
ancien Commandant de la 4^e Armée

DIMANCHE 23 SEPTEMBRE 1934

Fidèles à notre promesse, le dimanche 23 septembre 1934, nous retournerons en Champagne visiter nos Morts et revoir l'ancien front de la quatrième Armée.

Nous avons choisi cette date pour commémorer particulièrement les combats de septembre 1914 (fin de la contre-offensive de la Marne), l'offensive de septembre 1915 (2^e bataille de Champagne) et la bataille de Somme-Py (septembre 1918).

Réunis sur les lieux mêmes où nos Morts ont accompli tout leur devoir, nous rendrons un pieux et fervent hommage à leur mémoire, y puisant nous-mêmes la volonté nécessaire pour surmonter les difficultés de l'heure présente.

La messe sera célébrée à Suippes pour l'ensemble des pèlerins, dans cet ancien cantonnement où stationna la presque

totalité des troupes de la quatrième Armée. Dans son église mutilée, chaque jour, une foule horizon et kaki s'agenouilla. En ces mêmes lieux, à notre tour, nous irons prier et nous souvenir.

De plus, notre pèlerinage revêtira, cette année, un caractère spécial : Un nouvel ossuaire sera solennellement inauguré, et deux plaques seront apposées dans la crypte à la mémoire du général Marchand qui enleva la Ferme de Navarin et y fut blessé, et du général Eon, notre regretté président, décédé récemment.

Venez nombreux, parents, veuves, orphelins, combattants, afin de prouver la constance de nos sentiments, la vitalité de notre Association, notre ferme volonté de maintenir le souvenir de nos chers disparus.

PROGRAMME ITINÉRAIRE

- 7 h. 05 Départ de Paris, Gare de l'Est.
- 8 h. 36 Arrivée à Châlons-sur-Marne.
- 9 h. 15 Départ des cars de la Gare de Châlons-sur-Marne - Le Jard - Porte Sainte-Croix - Allées Paul-Doumer.
- 9 h. 30 Cimetière militaire de Châlons-sur-Marne (Arrêt) - Dépôt d'une palme au Monument.
- 9 h. 45 Départ.
- 10 h. 30 Ferme de Suippes (Cimetière National).

10 h. 45 SUIPPES

SERVICE SOLENNEL A LA MÉMOIRE DES MORTS DE CHAMPAGNE

sous la présidence de S. Exc. Mgr TISSIER, Evêque de Châlons.

11 h. 30 Visite du Cimetière National de Suippes

REPAS

12 h. 30 Départ de Suippes.

ITINÉRAIRE N° 1

LES MONTS DE CHAMPAGNE

- 13 h. 15 Jonchery, Cimetière National (Arrêt).
Saint-Hilaire-le-Grand.
Auberge de l'Espérance.
- 13 h. 45 Bois du Puits, Cimetière National (Arrêt).
Ferme de Constantine.
Le Cornillet.
Nauroy.
Moronvilliers.
Saint-Martin-l'Heureux.
Saint-Souplet.
Sainte-Marie-à-Py.

ITINÉRAIRE N° 2

MASSIGES - TAHURE

- 13 h. 15 Somme-Suippe, Cimetière National (Arrêt).
Somme-Tourbe.
Saint-Jean-sur-Tourbe, Cimetière National (Arrêt).
Laval.
Wargemoulin.
- 14 h. 30 Minaucourt, Cimetière National (Arrêt).
Massiges.
Beauséjour.
Le Mesnil-les-Hurlus.
Perthes.
Tahure.
Souain, Cimetière National (Arrêt).

16 h. NAVARIN

CÉRÉMONIE PATRIOTIQUE

sous la présidence du Général GOURAUD

INAUGURATION DE L'OSSUAIRE N° 5

et des plaques commémoratives à la mémoire des Généraux

MARCHAND

et

EONAncien Commandant de la 10^e D. I. C.Ancien Commandant de la 33^e D. I.

17 h. Départ de NAVARIN

18 h. 15 Arrivée à Châlons-sur-Marne.

18 h. 48 Départ de Châlons-sur-Marne.

20 h. 55 Arrivée à Paris.

CONDITIONS

Le service d'autocars assurera le transport des pèlerins au départ de Châlons moyennant le prix de :

a) 25 francs pour les Membres de l'Association ayant réglé leur cotisation 1934;

b) 30 francs pour toutes les autres personnes.

Pour les pèlerins qui ne désireraient pas s'embarrasser de vicuailles, nous avons prévu un repas à Suippes à 12 francs (à joindre au montant de la cotisation).

D'autre part, les personnes apportant leur repas trouveront abri et boissons chez les débitants de Suippes où une salle leur sera réservée.

Les adhésions, accompagnées du montant de la cotisation devront être adressées pour le 10 septembre, délai de rigueur à :

M. Claude CHAMPION,

Trésorier, 83, rue de la Jarry, à Vincennes (Seine)
en indiquant l'itinéraire choisi :

Itinéraire N° 1 : Les Monts de Champagne,

Itinéraire N° 2 : Massiges-Tahure.

Nous insistons à nouveau auprès de nos amis pour qu'ils nous indiquent les cimetières et les points du front qui les intéressent plus particulièrement.

Il ne sera pas tenu compte des adhésions qui nous parviendront, non accompagnées du montant de la cotisation.

En raison des engagements pris avec l'entreprise de transport, aucun remboursement ne sera effectué pour les places non occupées.

Des cartes numérotées seront adressées dans la première quinzaine de septembre. Pour permettre un contrôle efficace dans les cars, nous recommandons de les porter ostensiblement pendant tout le temps du pèlerinage.

Il est enfin rappelé aux ascendants, veuves de guerre et leurs enfants qu'un voyage gratuit par an est accordé pour la visite des tombes. S'adresser à la Mairie de la localité, muni du livret de famille et de l'acte de décès, puis envoyer la demande légalisée au réseau.

" LE PÉLERINAGE DES JEUNES "

Sauf imprévu, le Pèlerinage des Jeunes est fixé au dimanche 4 novembre.

Débarquant à Reims, nous nous rendrons au Monument de Navarin en suivant l'itinéraire : Fort de la Pompelle, les Marquises, traversées des Monts (du Cornillet à Moronvilliers). Ce trajet, choisi à dessein, présentera un intérêt considérable pour nos jeunes pèlerins.

Reims et sa cathédrale mutilée, rappel des Fastes de notre Histoire, ville martyre qui subit de nombreux bombardements quotidiens, de 1914 à 1918.

Le Fort de la Pompelle, dont les ruines donnent un aperçu tragique des durs combats menés autour de Reims.

La traversée des Monts (Cornillet, Mont Blond, Mont Perthois, Mont Haut, le Casque). Là, tout le champ de bataille a conservé son aspect d'antan : tranchées et boyaux intacts, réseaux, abris, matériels de toutes sortes, projectiles, débris épars... évoquent avec force les souvenirs de la Grande Guerre. A chaque pas, l'on s'attend à rencontrer un « poste de combat » aux aguets ou un détachement de relève. Il se dégage de ces lieux une forte impression de prenante grandeur et d'intense émotion, renforcée, si besoin en était, par la vue de quelques tombes isolées perdues dans l'immense bled désert.

Moronvilliers, coquet petit village de France, complètement détruit et non rebâti, marqué seulement par quelques pierres. C'est dans ces lieux mêmes que nos vaillants soldats firent tête à l'ennemi, luttant chaque jour, superbes d'héroïsme et de constance.

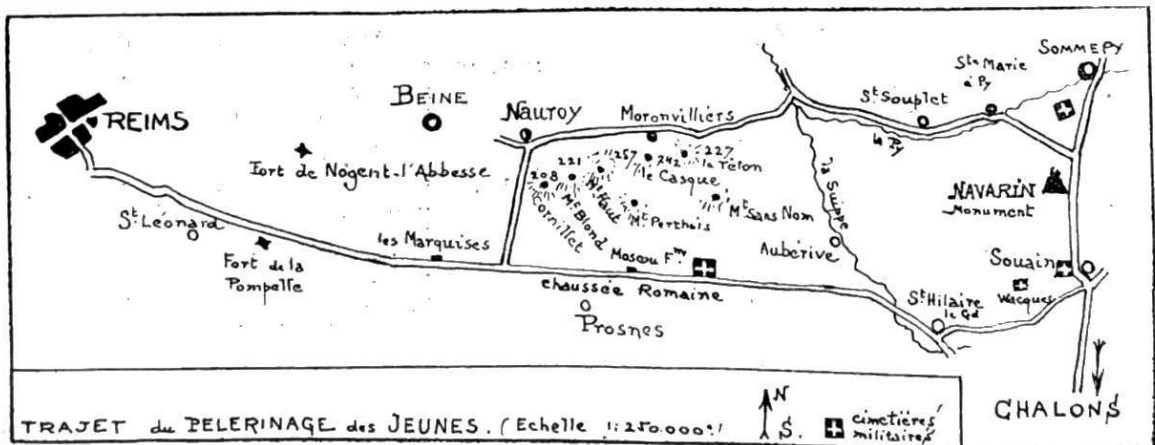
En 1914, nos lignes bordaient la route de Reims à Suippes, au sud des Monts.

En avril 1917, bataille des Monts au cours de laquelle nous nous emparons de tous les sommets de cette redoutable forteresse naturelle aménagée avec art par l'ennemi.

En juillet 1918, offensive allemande qui vint se briser sur notre position de résistance (route Reims-Suippes), après l'admirable attitude de « nos postes », enfants perdus laissés sur les Monts afin de signaler et de dissocier l'attaque.

26 septembre 1918, contre-offensive de l'armée Gouraud qui, en direction de Mézières, dégage les Monts par débordement (à l'Est), tandis que notre V^e armée opère de même à l'Ouest. Le 4 octobre, nos troupes atteignent l'Arne, Reims et les Monts sont définitivement dégagés.

Navarin où s'élève notre beau Monument, symbole de l'héroïsme de vos aînés, témoignage de notre admiration et de notre reconnaissance. Dans la crypte, plusieurs ossuaires abritent plus



de 2.500 corps de soldats français récupérés sur les champs de bataille de Champagne.

- 7 h. Départ de Paris (Gare de l'Est).
 9 h. Arrivée à Reims.
 Visite de la cathédrale et cérémonie à la mémoire des Morts de Champagne.
 9 h. 30 Déjeuner à Reims.
 10 h. 30 Départ en cars automobiles pour le Fort de la Pompelle.
 11 h. Visite du Fort de la Pompelle.
 11 h. 30 Départ pour les Monts-de-Champagne, par la voie romaine et la ferme des Marquises.
 12 h. Arrêt sur la route de Nauroy, à hauteur du Mont-Cornillet. Visite des organisations des Monts-de-Champagne par le Cornillet, Mont-Blond, Mont-Perthois, Mont-Haut, le Casque, jusqu'à l'emplacement du village de Moronvilliers (où l'on retrouvera les voitures).
 15 h. Départ de Moronvilliers.
 15 h. 30 Navarin : Visite du Monument aux Morts des Armées de Champagne et des Ossuaires. Tour d'horizon.
 16 h. Départ du Monument. Rentrée à Reims par Souain, pour prendre le train de 17 h. 11.
 20 h. 03 Retour à Paris, gare de l'Est.

Pour tout le parcours, voyage en chemin de fer et en cars, déjeuner à Reims il sera perçu la somme de 60 francs par personne. Toutes les adhésions devront être adressées avec le montant de la cotisation à M. CHAMPION, 83, rue de la Jarry, à Vincennes (Seine). Chèques postaux Paris 1272-89.

Il ne sera pas tenu compte des adhésions qui ne seront pas accompagnées de la cotisation.

Chaque adhérent au pèlerinage recevra, en temps utile toutes indications nécessaires sur le point de rassemblement, la place dans le train et les cars.

Pour faciliter la tâche des organisateurs et pour éviter toute perte de temps dans un parcours minutieusement réglé, les pèlerins sont instamment priés de ne pas se détacher des groupes et de suivre très exactement les indications qui leur seront données par les guides.

Pour la traversée et la visite des Monts, il est expressément recommandé de suivre les guides sans s'écarter du sentier. Il est absolument défendu de toucher aux vestiges de guerre qui jonchent encore le terrain.

PAGES D'HISTOIRE

Souvenirs et notes d'un Prisonnier évadé (Suite)

La forêt était devenue impénétrable et nous étions perdus!... Perdus au milieu des grands sapins qui se balançaient avec grand bruit; impossible de savoir d'où venait le vent, les cimes des arbres s'inclinant de tous côtés sous la force des tourbillons. Un instant le désespoir me prit, mais me remontant un peu le moral, je repoussais ces idées en implorant la Providence de vouloir nous guider. « Aide-toi, le ciel t'aidera!... »; je m'armais donc de courage et, tous les deux, nous repartimes, guidés par notre propre instinct.

Plus tard, nous tombions dans un jeune taillis d'où le bois abattu n'avait pas été enlevé, ce qui nous causa beaucoup de difficultés pour passer. Tout près, se trouvait un baraquement; nous aperçûmes une lumière qui se dirigeait vers nous. Nous nous embusquâmes un instant, mais l'inconnu qui la portait s'éloigna. Peut-être nous avait-il entendu marcher et s'était-il éloigné ensuite, croyant s'être trompé à notre arrêt.

Nous arrivâmes ensuite au bord d'une rivière, l'Arne; nous cherchâmes aussitôt une passerelle, que nous trouvâmes assez difficilement. Comme elle n'était pas gardée, il nous fut facile de la traverser. Un peu plus loin, nous suivîmes un chemin pendant un certain temps, ce que nous évitions le plus possible à cause des mauvaises rencontres qu'on pouvait y faire. Le vent nous arrivait bien mieux et nous nous dirigeons plus facilement vers le sud.

Quelle heure était-il? Il n'était pas facile de le savoir; ne possédant de briquets ou d'allumettes ni l'un ni l'autre je ne pouvais me servir de ma montre. Le temps nous paraissait bien long; nous étions éreintés et sans forces; n'eût été notre volonté et notre courage, nous serions tombés en chemin. Notre estomac criait famine, mais il fallait se résigner à ne rien prendre et à conserver pour la matinée notre maigre morceau de pain.

A la sortie de cette grande forêt, nous fîmes une pause d'environ vingt minutes. Ce repos nous fit plus de mal que de bien: nos membres étaient raides et glacés par la pluie. Péniblement nous repartîmes, il nous aurait fallu à ce moment un bon jus et une bonne gnoise. L'espérance d'avoir bientôt toutes ces bonnes choses nous soutenait et nous marchâmes que de plus belle.

Bientôt, l'approche des lignes se fit sentir; nous passâmes près d'un poste de télégraphie sans fil et plus loin quelques coups de canon ébranlèrent l'espace. La distance des batteries d'artillerie était environ de 4 kilomètres, mais il fallait faire vite, car le jour ne tarderait pas à se montrer. Pour aller au plus court, nous suivions les pistes au risque de rencontrer des troupes; quelques voitures se dirigent vers nous, nous les évitons à temps. Plus loin nous passons près d'une baraque; au dehors, personne! Tous les occupants n'osent, sans doute, mettre le nez dehors; la tempête et la pluie ne diminuent pas d'intensité. De temps à autre, quelques fusées nous indiquent que nous approchons de plus en plus. A l'horizon, une légère lueur blafarde, l'aurore va poindre; nous redoublons de vitesse.

Tout à coup, l'espace s'illumine de feux vives et un fort bombardement s'ensuit. Qu'est-ce? Sans doute les boches déclenchent-ils un coup de main à cette heure matinale. Alors, ma pensée se reporte au quinze juillet, date de ma capture, où nous combattions comme dans un enfer et je songe, non sans anxiété, au passage des lignes où nous serons peut-être arrosés de balles et d'obus...

Les premiers réseaux apparurent près d'anciens emplacements de batteries; ce ne fut qu'un jeu de les traverser: ceux des premières lignes seraient plus difficiles. Nous ne trouvions aucun abri, il fallait donc continuer la route.

Au petit jour, nous arrivons sur le sommet d'une colline; dans le lointain, les batteries boches tirent toujours, on y devine une route bordée d'arbres déchiquetés par nos obus; plus bas, un village et une rivière.

A cette vue, j'étouffais un cri d'exclamation heureux et, interrogeant mon camarade: « Reconnais-tu cet endroit? » lui dis-je. Sur un signe négatif, je lui expliquais que nous devons être arrivés sur la Py et que le village devait être Saint-Souplet, ou Ste-Marie-à-Py. Au delà de la colline opposée, quelques fusées partaient encore, les boches ou les nôtres étaient sortis et, d'un côté comme de l'autre, on devait être sur ses gardes.

Nous ne nous étions donc pas égarés. A ce moment, nous nous trouvions au sud de Reims, et dans le secteur où j'avais décidé d'arriver. Je reconnaissais ce plateau que j'avais tant de fois examiné de nos tranchées de Champagne; car, depuis plus d'un an, nous avions fait presque tous les secteurs entre Reims et Souain.

Le trajet fixé pour la première nuit était effectué; il ne nous restait plus qu'à trouver un abri sûr, afin de passer la journée. Pour cela, il fallait aller jusqu'aux batteries: sans doute trouverions-nous là ce qu'il nous faudrait. La difficulté était d'y arriver sans être aperçus. Dans la pente, nous serions exposés à la vue des boches passant sur une route située à notre gauche, et sur celle qui suivait le cours de la rivière. « Marchons vite! dépêchons-nous », dis-je à Lauriatho et, à grands pas, nous descendions dans la vallée.

De nombreux réseaux nous obligèrent à ralentir la marche et à ramper; ils étaient bien posés et, à chaque instant, nous étions accrochés par la veste ou le pantalon.

Bientôt le jour parut. Tout près une batterie tirait encore quelques obus. Nous n'arriverions donc jamais à trouver un abri? Il ne fallait pas songer à se dissimuler dans cet endroit complètement

découvert. Nous passons ventre à terre à cinquante mètres de la batterie et traversons le dernier réseau. La route était à dix mètres; heureusement qu'aucun boche ne s'y promenait.

Enfin!... une sape est toute proche. Craignant qu'elle ne soit occupée, j'attire mon camarade vers moi et, courant toujours, nous nous jetons dans un autre abri qui semble plus délaissé. Il était temps! Il aurait dû même être trop tard; mais, par une chance extraordinaire, personne ne nous avait aperçus.

La sape en question était inoccupée. C'était en même temps un passage sous la route, et de petites cases avaient été aménagées dans les parois. Toutes sortes de choses y étaient déposées. L'humidité qui y régnait devait être la cause de son abandon.

10 Septembre.

...Notre premier soin fut de garnir notre estomac, et on peut penser avec quel appétit nous fîmes honneur au frugal déjeuner qui se composait de pain noir, du hareng cru et, comme dessert, de la marmelade... La moitié en fut réservée pour la soirée.

Nous pouvions causer en toute tranquillité, et ce fut avec plaisir que nous contâmes mutuellement nos impressions, après une nuit semblable.

Tout d'abord, on pouvait se féliciter de la bonne réussite du début de notre aventure et surtout de la distance parcourue. C'était vraiment un record d'avoir franchi d'une seule traite la distance qui sépare le Mesnil, de Saint-Souplet, par une obscurité complète, sans boussole, sans étoile polaire, sans carte, au milieu de bois impenétrables, et par une aussi forte tempête où le vent et la pluie nous aveuglaient au point de ne plus pouvoir avancer. Aucun obstacle ne nous avait arrêtés. Notre courage, notre énergie, notre volonté, avec l'aide de Dieu, étaient venus à bout de toutes les difficultés.

Il était sept heures. Au dehors, il pleuvait très fort : nous étions contents d'être ainsi à l'abri de ce temps inclement.

Pourtant, même à cette heure, c'était notre plus puissant auxiliaire. Là-bas, au Mesnil, sitôt le rassemblement fait, nous serions portés manquants et on téléphonerait dans toutes les directions du secteur de Champagne. Mais il faisait mauvais!... les gendarmes n'oseraient peut-être pas se lancer à notre poursuite avec leurs chiens policiers. Puis, jamais ils n'iraient si loin suivre notre piste. Comment des prisonniers auraient-ils parcouru tant de chemin dans de semblables conditions? Non, ce n'était pas possible, et ils nous chercheraient dans la forêt...

On se payait la tête de nos gardiens : la farce était jouée adroitement; aussi pensions-nous à leur fureur ainsi qu'à la joie de nos camarades.

Comme il y avait des couchettes, nous en choisîmes deux et nous nous étendîmes côte à côte. A peine étions-nous endormis que le froid se fit cruellement sentir : je me relevais pour frapper mes pieds tellement ils étaient glacés. En effet, nos vêtements étaient trempés et nos membres se gelaient.

Durant toute la journée, nous entendîmes passer les voitures sur la route, mais personne n'eut la curiosité de venir nous rendre visite, ce dont nous fûmes contents.

Plusieurs fois, je montais à l'entrée de la sape pour inspecter les environs : c'était nécessaire, il fallait mieux se rendre compte de l'endroit où nous étions avant notre départ.

A cent mètres passait la rivière bordée de marais, à gauche le village aperçu le matin, et au loin une crête qui devait être près de nos lignes.

Le secteur était calme; tout le jour, il n'y eut aucune activité. A la soirée, le temps s'éclaircit un peu et quelques avions rôlèrent.

Nous cassâmes la croûte vers dix-neuf heures, et après nous nous entretînmes sur la prochaine nuit qui, selon nos prévisions, devait être la dernière de nos épreuves, mais aussi la plus périlleuse. Ce ne serait plus l'orientation qui nous manquerait; nous n'aurions plus la crainte de nous perdre, mais, par contre, des difficultés naîtraient à chaque instant pour passer les réseaux, éviter les hommes du ravitaillement, les agents de liaison ou toutes sortes de troupes. Il faudrait donc agir avec précaution, marcher lentement, faire peu de bruit et surtout écouter constamment tout ce qui nous paraîtrait suspect.

La traversée des premières lignes nous paraissait la plus dangereuse, surtout pour tromper l'attention des sentinelles. Il est assez

difficile de ne pas se faire entendre en passant les barbelés, et puis on risque de tomber sur un petit poste; alors c'est l'échec complet au moment de parvenir au but. Mais si l'on réussissait, quelle récompense une fois arrivés chez les nôtres! Ce serait la joie folle de se trouver enfin délivrés de ces sales boches, d'avoir une bonne nourriture et bien d'autres choses encore. Nous pensions aussi à nos familles qui, à ce moment, étaient dans la peine; elles aussi seraient heureuses de notre retour. Toutes ces douces pensées augmentaient notre force, notre courage, et la crainte n'avait aucune prise sur nous. C'est donc pleins de confiance, qu'après avoir adressé une fervente prière à la Sainte Vierge, nous gravîmes les marches de la sape.

Il était vingt et une heures trente; au dehors, la lune s'était levée et éclairait un peu : ce n'était pas pour nous plaire. Avec nos effets à couleur claire, nous risquions d'être aperçus d'assez loin. Aucun bruit ne parvenait à nos oreilles; seuls quelques coups de fusil ou le crépitements d'une mitrailleuse troublaient la sérénité de l'espace.

Nous nous décidâmes à partir. Nous suivîmes le côté de la route quelques instants. Un sentier descend vers la rivière; nous le prenons. Nous arrivons heureusement près d'une passerelle qui, à cet endroit, est jetée sur la Py. Quelques minutes d'observation pour nous assurer qu'aucun homme ne s'approche, et ensuite nous passons vivement, l'œil et l'oreille attentifs. La rivière traversée, nous poussons un soupir de contentement. En effet, grâce à ce pont, un obstacle des plus sérieux est franchi sans peine. Quelques minutes après, nous repartons vers nos lignes, guidés par les fusées; quelques réseaux, seuls, nous obligent à ralentir la marche.

A notre gauche, une batterie boche tire, et son bruit étouffe notre marche. Nous traversons des bois de sapins dont l'un, assez étendu et garni de fils barbelés, nous empêche d'avancer. Il nous faut chercher un passage.

Nous prenons une petite piste qui doit monter vers les lignes. La direction est bonne. Arrivés sur la crête voisine, nous apercevons au loin le départ d'une fusée. Ce sentier nous permet d'aller assez vite. Des chicaneaux sont faites aux réseaux pour livrer passage aux piétons.

Nous arrivons ensuite près d'un poste de commandement. Plus loin, une relève passe. On entend distinctement les boches causer entre eux. Nous faisons par prudence une pause à plat ventre. Tout danger écarté, nous repartons et suivons la route prise par les fritz. Où va-t-elle? Monte-t-elle vers les lignes? Impossible de le savoir. Si nous sommes dans le secteur où je crois être tombé, elle doit se diriger vers Auberive ou Saint-Hilaire-le-Grand; mais je n'en suis pas certain. Il faut donc se résigner à marcher au petit bonheur. Des pancartes sont bien posées à divers endroits, mais impossible de déchiffrer quelques mots : je ne connais pas l'allemand.

11 Septembre.

...Je regarde ma montre; il est minuit, je crois. Nous avons encore cinq heures de bon. Le plus difficile n'est pas accompli et nous aurons juste le temps d'arriver avant le jour. Croyant que la route ne nous donne pas une bonne direction, nous prenons un sentier à gauche; il nous conduit sur une légère hauteur d'où nous pouvons inspecter l'horizon.

Les fusées se sont faites de plus en plus rares et il nous est impossible de déterminer le point le plus proche de nos lignes. Force nous est donc de repartir un peu dans l'inconnu. Les tranchées sont plus nombreuses, ainsi que les réseaux. Naturellement, nous marchons toujours sur la plaine : dans les boyaux, nous pourrions faire de désagréables rencontres...

A un certain endroit, le terrain est bouleversé : ce n'est que réseaux enchevêtrés et coupés, chevaux de frise sens dessus dessous, etc... Je dis aussitôt à mon camarade : « Ne dirait-on pas nos anciennes positions, nos fils barbelés? Puis, vois encore comme est faite la tranchée voisine, les pare-éclats : sûrement, c'est de notre fabrication! Mais alors, les boches auraient avancé par ici??... » Lauriatho me détourne de cette idée et ne veut rien croire. « Tu n'y vois pas clair », me répond-il. Pourtant ma remarque ne me semblait pas fautive; mais si nous étions dans le secteur au sud de la Py, à quel moment les boches auraient-ils donc avancé? (A ce moment, j'ignorais que, le 15 juillet, nous y avions aussi abandonné deux à trois kilomètres de terrain). Maintenant,

il faut commencer à ramper sous les fils de fer et dans la terre détrempeée. Tout à coup, nous entendons des pas et quelqu'un se dirige vers nous. Instinctivement, nous faisons demi-tour pour nous jeter ensuite de côté. Heureusement, nous n'en fûmes que pour la surprise: l'inconnu était passé. Nous étions sortis d'un piège pour rentrer dans un autre. Pendant que nous essayions de nous tirer péniblement de ces satanés réseaux, nous entendimes un bruit de pelles... Je m'aperçus alors que nous étions tombés près d'une sape dont les occupants enlevaient la boue dans la tranchée. Accrochés dans ces fils, nous avions fait du bruit et les boches s'arrêtèrent de travailler. Bien sûr, ils nous avaient entendus et ils nous écoutaient.

Mon camarade se tenait à mes côtés et nous nous aplatissons de notre mieux en retenant notre respiration.

Au bout de quelques instants, Lauriatho parlait de se rendre. Cela ne me souriait guère et il valait mieux attendre les événements. Bien nous en pris, car les Allemands paraissent se désintéresser du bruit qu'ils avaient entendu; mais nous étions pris dans une souricière, la ligne des réseaux étant très épaisse et inextricable (c'était notre ancienne première ligne et les Allemands l'avaient organisée défensivement). Je dois dire ici, qu'à ce moment mon camarade — ce dont je lui suis bien reconnaissant — me tira d'embarras. Je ne pouvais, je ne voulais plus avancer. Saute d'humeur? Fatigue? Les deux à la fois, je crois bien. Mais cette indécision ne fut pas de longue durée. Rampant doucement comme de vrais reptiles, nous partimes, nous décrochant l'un ou l'autre de notre mieux. Ce n'était pas facile, et un réseau traversé, il s'en trouvait un autre. Ce ne pouvait être que de notre fabrication. Chez eux, nous avions traversé plus facilement. Une fusée boche que l'on croit proche nous guide un peu, mais il y avait encore assez loin des premières lignes.

Rampant toujours, nous avançons lentement. Les réseaux succèdent aux réseaux. Nous reconnaissons les sapes, à distance, par la craie qui en a été retirée en les creusant.

Nous avions encore nos toiles de tente roulées autour du corps. A tout instant, elles s'accrochaient: pourtant, nous ne voulions pas nous en séparer; elles pourraient encore nous être utiles. Mon camarade s'énervait et me disait que je faisais trop de bruit. Lui, comme moi, croyait ne pas en faire.

Enfin nous arrivons à environ cent mètres en arrière d'un petit poste; il se trouvait près d'un petit bois et, de temps en temps, on y lançait des fusées. Les Français n'en envoyaient aucune.

Pour plus de sécurité, nous faisons la pause de façon à surveiller les allées et venues dans la tranchée voisine. Tout près de nous, un groupe de travailleurs répare un réseau; ils ne restent d'ailleurs pas longtemps, et nous sommes donc enfin débarrassés de ces voisins dangereux. L'important est de ne pas passer plus près du petit poste de droite qui nous est connu que de celui de gauche. Il faut donc savoir son emplacement à tout prix. Aucune fusée n'y est lancée, mais bientôt nous y entendons causer: cela nous suffit et, en rampant, nous obliquons un peu.

Devant nous se trouve la tranchée. Quelques boches viennent à passer. « Avancions, dis-je aussitôt, ils ne reviendront sans doute pas de suite. » Approchés, nous écoutons de toutes nos oreilles s'il vient quelqu'un. Aucun bruit ne se fait entendre. D'un bond nous la franchissons et faisons une petite halte. De l'autre côté, nous trouvons un autre réseau: c'est celui qui passe devant les petits postes. Nous ne pouvons rester là; aussi repartons-nous doucement, en franchissant l'obstacle sans trop de mal. Les boches nous ayant entendus tirèrent un coup de fusil, mais la balle ne vint pas dans notre direction.

Nous nous trouvions donc maintenant devant leur première ligne, mais aucune fusée française n'indiquait la proximité de la nôtre. Le terrain n'était pas battu par les obus, nous rampions sur l'herbe et cela me confirmait que les boches avaient avancé dans cette région.

A un moment donné, nous arrivons devant un boyau très profond, qu'il nous faut traverser; je préviens Lauriatho qu'aussitôt que je serais passé, il viendrait me rejoindre. J'étais à peine remonté de l'autre côté que j'entendis marcher et causer à voix basse derrière moi. Ce ne devait pas être mon camarade? Me détournant, j'aperçus deux ombres venant dans ma direction... à ce moment j'eus un froid dans le dos et mon cœur battit à rompre. Je n'eus

donc que le temps de me mettre vivement à plat ventre, pendant que les deux boches continuaient leur route près de moi dans la tranchée. La poignante émotion que je ressentis est impossible à décrire et ce fut avec un grand soulagement que je les vis filer leur chemin sans détourner la tête. Quelques minutes après, mon camarade venait me retrouver; « On l'a échappé belle! » lui dis-je. « Je crois bien, me répondit-il, moi qui m'apprêtais à te rejoindre au moment où ils se trouvaient entre nous deux! » Aucun coup de feu ou bruit quelconque n'indiquait l'emplacement de nos petits postes; il pouvait d'ailleurs y avoir assez loin entre les lignes.

Mon camarade s'impatientait et doutait que nous puissions arriver avant le jour. « Nous sommes perdus! me disait-il, de temps en temps; chez nous on n'envoie pas de fusées, c'est donc que nos tranchées ne sont pas dans la direction où nous allons! »

Derrière nous, à notre gauche et à notre droite, deux fusées furent lancées, et, d'après le sens qu'elles parcouraient dans l'espace, j'en déduisais que l'on était dans la bonne voie. A ce moment quelques obus boches passèrent pour tomber face à nous; on ne se trompait donc pas, j'en étais certain.

Nous avions dû faire de forts détours, car nous n'arrivions pas au but; un moment nous eûmes l'idée d'attendre le jour, mais cela pouvait être imprudent, car nous risquions d'être surpris encore par une patrouille. Nous décidâmes donc de continuer notre route, en rampant toujours dans l'herbe fraîche du matin. Nous trouvions le chemin fort long; à un moment donné nous fîmes une pause tout debout, de façon à nous orienter un peu, mais rien! Nous repartimes un peu trop à la légère, sans nous douter que bientôt nous nous repentirions de notre manque de précautions. C'était pardonnable, à ce moment nous étions harassés de fatigues, nos membres endoloris par notre marche de reptile, nous faisaient souffrir, la faim nous tenaillait l'estomac, le cerveau était affaibli; il nous tardait donc de rentrer en hâte chez nous.

Nous rampions toujours, quelques réseaux très serrés et bien faits, nous retardèrent un peu. « Diable, dis-je, qu'est-ce que cela veut dire, nous n'arriverons donc jamais? Pourtant notre ligne ne doit pas être éloignée! »

Nous arrivons devant un réseau, derrière lequel se trouve une tranchée; mon camarade me souffle: « Faisons attention! » Je commence à soulever un réseau brun posé devant les fils barbelés, lorsque nous entendons avec surprise un dé clic d'arme. Lauriatho me dit: « C'est un fusil! » Hélas, oui! c'était une sentinelle de chez nous qui armait son fusil-mitrailleur et, sans nous en douter, nous étions tombés à 20 mètres d'un petit poste français. A peine mon camarade avait-il balbutié ces quelques mots, qu'une première rafale s'abattait sur nous, sans nous toucher. Je pivotais aussitôt pour faire demi-tour, m'éloigner et me coucher au moment où le tir recommençait. Le pied traversé, je tombais; les coups de feu nous claquaient aux oreilles et les balles nous rasant la tête, rentraient en sifflant dans la terre à nos côtés.

On ne peut se figurer, avec quelle frayeur, je vis dans un éclair notre triste situation!!! Nous étions sûrs d'être arrivés devant les Français et nous voir fusillés par eux après toutes nos souffrances!... Oh! que c'était pénible!!!!

Sitôt ma blessure reçue, je me crus transpercé en maints endroits et j'entrevis la mort, car le tir ne cessait pas; je pensais à mon petit drapeau du Sacré-Cœur, attaché sur ma poitrine avant mon départ, et j'avais toujours foi dans sa protection. A ce moment le tir s'arrêta providentiellement.

Nous avions déjà essayé de nous faire reconnaître, mais la sentinelle avait crié, sans doute, à un piège. Une fusée à parachute lancée par le sergent du petit poste éclaira l'endroit où nous étions; nous aperçûmes quatre poilus levant la tête et regardant vers nous. Aussitôt, tous les deux nous criâmes à forte voix et à plusieurs reprises, en levant les bras: « Camarades, ne tirez pas! France! Evadés d'Allemagne! France!! »... Ils ne répondirent rien. Devant nous le fusil mitrailleur était braqué, prêt à nous cribler une deuxième fois. Un silence lugubre planait; voyant que nos supplications n'avaient pas de succès, je reposais ma tête dans mes mains et les pleurs me gagnaient les yeux.

Les nôtres ne savaient évidemment que faire; était-ce des boches déguisés en Français? Ils se méfiaient toujours et doutaient de nos paroles; d'ailleurs, on avait tant vu de ruses chez nos adversaires, qu'ils pouvaient bien prendre leurs précautions,

Lauriatho, n'y tenant plus, se relève et crie : « N'ayez pas peur, nous sommes des Français, venez chercher mon camarade qui est blessé! »

Ces bonnes paroles dites bien clairement, les décida sans doute, car, aussitôt, un homme s'avança en nous priant de ne plus crier à cause des ennemis. Nous étions sauvés! Mon camarade me prit dans ses bras pour passer le réseau et bientôt nous fûmes dans la tranchée. Il était quatre heures.

LIBERTE!

Il est impossible de pouvoir décrire combien nous étions heureux et contents d'être rentrés dans nos lignes qui se trouvaient à 150 mètres des Allemands; aucune phrase n'est capable de l'exprimer.

Les souffrances étaient passées et nous pouvions jouir d'un repos bien gagné; du fond du cœur, je remerciais la Providence de nous avoir si bien préservés et guidés.

Mon camarade ne pouvait contenir sa joie : fou de bonheur, il chantait et sautait gaiement; mais moi j'étais blessé, et il me faudrait aller à l'hôpital avant de revoir ma famille.

Comme je me l'étais proposé au départ, nous étions arrivés au sud-est d'Aubérive, près de la Suippes. Les boches avaient avancé dans cette région le quinze juillet et nous avions traversé nos anciennes positions.

Nous étions tombés sur le 116^e d'Infanterie; les poilus présents nous félicitèrent de notre courage et s'excusèrent de nous avoir si mal reçus...

Descendus dans une sape toute proche, on nous fit prendre quelques bonnes choses et un homme de liaison partit prévenir le commandant de compagnie.

Celui qui m'avait blessé vint me voir pour me faire ses excuses personnelles; son air contrit me fit peine. Je le rassurai en lui disant qu'il avait fait son devoir et que ma blessure ne serait pas grave. Il m'expliqua qu'ayant subi un coup de main boche la veille, dans le même endroit, sa compagnie était sur le « Qui-Vive », et que, sitôt après avoir entendu du bruit, il avait tiré sur ce qu'il croyait être l'ennemi.

Quelques instants après, on nous conduisit au poste des brancardiers et mon camarade voulut lui-même me porter sur son dos, malgré ses fatigues; je fus très touché de cette charmante marque de sympathie de sa part.

Au poste de secours, on nous servit un bon jus bien chaud, du bon pain blanc qui me sembla du gâteau, des confitures, du chocolat; comme à la sortie d'un mauvais rêve, nous constatons que nous n'étions plus en bochie...

Le commandant de compagnie, aussitôt prévenu, vint nous voir et nous questionner; il fut content de la bonne réussite de notre évasion et regretta, lui aussi, que ses hommes aient tiré sur nous. Il était charmant et même il me demanda si je voulais lui donner un peu de pain boche, qui me restait, pour le faire voir à son petit garçon; ce que bien entendu, je fis d'un bon cœur.

C'est là que mon camarade me quitta pour être interrogé par d'autres officiers; à mon grand regret, je ne l'ai pas revu depuis.

Mon pansement fait, je fus emporté par les brancardiers au poste de secours central où se trouvait une automobile pour le transport des blessés. Après quelques questions d'usage, je partis pour l'Ambulance du Montfrenet, près de Suippes. C'est avec plaisir que je revis le pays où nous avions été pendant si longtemps et ma joie fut immense. A mon arrivée, je fus très bien reçu, félicité et choyé. On m'enleva mes vêtements déchirés et après un bon nettoyage, on pansa ma blessure.

J'envoyai aussitôt une dépêche à mes parents, pour les avertir de mon heureux retour en France.

Dans la soirée, un officier interprète de la 13^e division vint m'interroger; il recueillit tous mes utiles renseignements et emporta même mon carnet de notes.

Le lendemain, un capitaine d'état-major du 21^e corps me fit subir un deuxième interrogatoire. Il avait apporté toute une série de cartes et je pus lui indiquer l'emplacement de nos travaux, camps de prisonniers, dépôts de munitions, etc., etc. En arrivant au Mesnil, j'avais vu le 57^e d'infanterie allemande et, grâce à cette indication, on put identifier la présence d'une nouvelle division ennemie dans ce secteur. Il me complimenta et m'assura que je serais récompensé.

Inutile de dire que, pendant les cinq jours que je restai à Montfrenet, je fus très bien soigné; j'en avais grand besoin, car j'étais très amaigri. Mes forces et ma gaieté revinrent peu à peu et, tout à fait dispos, je fus évacué sur Toulouse où j'arrivai le 18 septembre. Hospitalisé à l'Ecole Vétérinaire, je pus sortir de temps en temps, et mes parents vinrent me voir.

Ce fut avec un grand bonheur qu'ils me retrouvèrent sain et sauf; pendant deux mois, ils avaient été sans nouvelles de leur cher soldat, et, chose curieuse, la dépêche que j'avais envoyée devança douze jours l'arrivée de la carte allemande écrite de Pignicourt.

Quelque temps après, je reçus la médaille militaire ainsi que la croix de guerre avec palme pour mon évasion et les renseignements fournis à l'Etat Major.

Les parents de Terreng et de Castaing, originaires de la Haute-Garonne, vinrent aussi me faire une visite et me dirent qu'ils furent heureux de recevoir mes lettres, leur donnant des nouvelles fraîches de leur fils.

De Toulouse, où je restai un mois, on m'envoya au château de St-Rome, près de Villefranche-en-Lauraguais, où je fus aussi très bien soigné par les dames anglaises. J'y appris que le 366, digne de sa devise : « Rage au cœur... Rose aux dents... », avait été cité à l'ordre de l'armée et qu'il avait obtenu la fourragère.

L'armistice fut signé le onze novembre, deux mois après mon retour dans les tranchées françaises.

Le 7 décembre, je revins dans le Saumurois avec deux mois de convalescence. Depuis neuf mois que je n'avais pas revu mon village ainsi que ma famille, tous furent joyeux de mon arrivée en bonne santé.

Maintenant la guerre est terminée; grâce à Dieu je puis m'estimer heureux d'en être sorti indemne et à si bon compte. Il faut espérer qu'une paix juste, punissant sévèrement les barbares responsables de cette triste et longue guerre, sera bientôt signée et que nous reviendrons à notre foyer, jouir du bonheur acheté au prix de notre sang et de nos souffrances.

Je suis satisfait d'avoir joué un joli tour aux boches, et, plus tard, c'est avec plaisir que je relirai ces lignes, écrites en mémoire de ma captivité et de mon évasion, en compagnie de mon bon camarade Lauriatho.

Combien, hélas! d'autres chers camarades de régiment et d'ennemi sont restés en route, tombés au champ d'honneur, et desquels je conserve un souvenir pieux et ému.

Avec toutes les victimes de cette terrible et glorieuse épopée, la France leur doit sa victoire. Elle leur en sera éternellement reconnaissante.

Décembre 1918.

UN POILU

DE LA CLASSE 16.

DUVEAU Alexandre.

VENTE DE CHARITÉ

Le Conseil d'Administration vient d'arrêter d'importantes dates pour la vie de notre Association.

L'Assemblée Générale aura lieu le samedi 9 février 1935 et la cérémonie annuelle aux Invalides, le dimanche 10 février.

Pour terminer l'œuvre commencée, ainsi que l'aménagement définitif du monument, et afin de se procurer les fonds nécessaires à cet effet, une vente de charité est organisée pour les 9 et 10 février 1935. Nous prions d'ores et déjà les personnes qui voudront nous apporter leur aide, de nous faire connaître leurs noms le plus rapidement possible, et nous serons vivement reconnaissants à nos dévoués adhérents s'ils peuvent demander dans leurs relations des articles destinés à la vente, et qu'ils voudront bien nous faire parvenir en temps utile. Nous remercions d'avance également les personnes qui voudront bien se faire inscrire dès maintenant comme vendeuses, ce qui nous permettra d'organiser, immédiatement, nos comptoirs. Nous sommes persuadés que tous voudront contribuer à la réussite de cette manifestation dont le produit sera affecté à la mise en état définitif du beau mémorial de Navarin.

SONNET POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DU 15 JUILLET 1918

Quinze Juillet... Voilà dix ans que, sous Pétain,
Alertant les soldats pour la nuit enflammée,
O Gouraud, dans les feux roulants et la fumée,
Tu fus, pour ton pays, l'arbitre du destin.
Tu gauche est ferme, ô Chef blessé, mais non atteint,
Et ta France, si lieu servie et tant aimée,
L'ût poindre avec l'aurore au front de ton Armée
L'astre de la Victoire à son premier matin.
Des longtemps, d'un ail bleu pointé sur la bataille,
Dans ta troupe héroïque et les états-majors
Ton âme a su grandir les âmes à ta taille,
Qu'ainsi le souvenir nous garde mis et forts
Pour que la juste paix entre les vivants vaille
L'ample moisson d'amour mûrie aux croix des morts.

Juillet 1928.

Marcel Jay.

NAISSANCE

Nous sommes heureux de faire part de la naissance de Mlle Marie-Thérèse Duveau-Buzard, et lui adressons ainsi qu'à sa famille nos meilleurs vœux.

MARIAGE

Notre camarade, M. Louis Gemesson et Madame nous font part du mariage de leur fille, Mlle Paule, avec M. Roger Lafayette.

La bénédiction nuptiale leur a été donnée le samedi 7 juillet en l'église de Pouilly-sur-Loire.

Nous adressons aux jeunes époux nos sincères félicitations et nos meilleurs vœux de bonheur.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons le décès de M. Duchemin d'Aprémont et prions sa famille de trouver ici l'expression de nos oïen sincères condoléances.

C'est avec regret que nous faisons part du décès de M. Henri Lafont. Que sa famille trouve ici nos vives sympathies et nos condoléances.

DONS

reçus pour l'entretien et la réfection du Monument
et des Ostuaires de Navarin.

Mme Brunet	20 »
Mme Combes	10 »
Mme Faerber	100 »
Mme Durand	5 »
Mme Gobert	10 »
Mme Bouehard	10 »
M. Deplauck	15 »
Mme Allis	20 »
Mme Georges (de Lablachie)	10 »
	<hr/>
	200. »
Listes précédentes	14.272 »
	<hr/>
Total au 20 juillet	14.472 »

DONS

reçus pour l'érection du Calvaire de Somme-Suippe.

Mme Combes	5 »
Listes antérieures	3.526 »
	<hr/>
Total au 20 juillet	3.531 »

Nos remerciements à ces généreux donateurs.

LE COMMANDANT FAERBER

(Rectificatif à l'article paru dans le bulletin n° 20)

C'est au cours de la 2^e bataille de Champagne, le 26 septembre 1915 (et non en février 1916), que le Commandant Faerber est tombé bravement, à la tête du 3^e bataillon du 54^e R.I. qu'il entraînait à l'assaut de la tranchée des Vandales, tout proche de notre Monument de Navarin.

PAIEMENT DES COTISATIONS

De nombreux membres de l'Association sont en retard pour le paiement de leurs cotisations.

Nos reçus comportant un timbre au millésime de l'année acquittée, il est facile de contrôler si l'on est en règle.

Aidez-nous à faire vivre l'Association du Souvenir en faisant, de suite, le petit effort que vous avez bien voulu nous consentir les années précédentes.

Adressez vos cotisations et dons au Trésorier de l'Association.

LISTE OFFICIELLE DES CORPS DES MILITAIRES RETROUVÉS EN CHAMPAGNE (suite)⁽¹⁾

DOUILLET ALEXIS, 161^e R.I., 30-9-15; relevé à Aubérive-sur-Suippes, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1818.
RYCKEBUSCH HENRI, caporal, 73^e R.I.; relevé à Servon, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4435.
JACQUES GEORGES, 154^e R.I., 29-1-15; relevé à Servon, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4429.
LAFOSSE ROBERT, 154^e R.I., 29-1-15; relevé à Servon, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4428.
PIARD LOUIS, 72^e R.I., 30-12-14; relevé à Servon, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4421.
R...NOU...., Quimper 1.25; relevé à Servon, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4425.
GUIMART JULIEN, 72^e R.I., 30-12-14; relevé à Servon, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4422.
LE FLEM EMILE, 154^e R.I., 21-6-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4401.
ANDRE JOSEPH, 4^e R.I. Cle, 28-12-14; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2472.

BUSEAU ISIDORE, 3^e R.I. Cle, 25-9-15; relevé à Vielle-sur-Tourbe, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe collective 1809.
JACQUET AUBIN, 3^e R.I. Cle, 25-9-15; relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1809.
LEMARCHAND GASTON, 21^e R.I. Cle, 27-9-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1810.
VILLIET MICHEL, sous-lieutenant, 23^e R.I. Cle, 25-9-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1825.
... AUGUSTE, 1900, St-Lô, ..72 (pas identifié); relevé à Servon, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4418.
... THÉOPHILE, 1910, Vannes, ..10; relevé à Servon (pas identifié), réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4416.
FONTANIER ALEXANDRE, sergent, 6^e R.I. Cle, 11-8-15; relevé à Servon, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4417.
... DOLLE, ..NE, 1910; relevé à Servon (pas identifié), réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4415.
FIAT MARCEL, 6^e R.I. Cle, 11-8-15; relevé à Servon, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4419.

(1) Voir les Bulletins N° 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19 et 20.

ENJOLRAS ELOI, 6° R.I. Cle, 11-8-15; relevé à Servon, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4419.
 CHARLES, 1909, (pas identifié); relevé à Servon, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4411.
 LE PILEUX (pas identifié); relevé à Servon, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4410.
 Guingamp, 884; relevé à Servon, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4409.
 CRINON LOUIS, 154° R.I., 20-6-15; relevé à Servon, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4405.
 FRANCOISE ALPHONSE, 154° R.I., 21-6-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4404.
 QUERE JOSEPH, 154° R.I., 20-6-15; relevé à Servon, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4402.
 NOUVILLIER LUCIEN, 154° R.I., 20-6-15; relevé à Servon, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4406.
 TREMEL THÉOPHILE, 154° R.I., 21-6-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4403.
 DAMAMME LOUIS, 154° R.I., 20-6-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4407.
 JOSSE LOUIS, 154° R.I., 20-6-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4408.

NOVEMBRE 1933

VIDET JOSEPH, 6° R.I. Cle, 11-8-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4439.
 HENRY CLAUDIUS, 5° R.I. Cle, 14-7-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4448.
 DOUSSOT EUGÈNE, 5° R.I. Cle, 14-7-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4446.
 VILARET, relevé à La Gruerie (pas identifié), réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4443.
 DEMOL EMILE, 73° R.I., 31-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4447.
 FICHET MARIUS, 10° R.I., 28-3-17; relevé à Beauséjour, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1828.
 ... MAU 1915, (pas identifié); relevé à Beauséjour, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1827.
 P'EB...TE...STAN, 19... Epinal (pas identifié); relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 2403.
 PEUGNET LOUIS, 73° R.I., 27-2-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1826.
 UN FRANÇAIS INCONNU du 33° R.I.; relevé à Mesnil-les-Hurlus, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1858.
 UN FRANÇAIS INCONNU du 33- R.I.; relevé à Mesnil-les-Hurlus, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1863.
 LAURENT VICTOR, 73° R.I., 6-3-15; relevé à Mesnil-les-Hurlus, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1865.
 NOULOT VICTOR, 73° R.I., 6-3-15; relevé à Mesnil-les-Hurlus, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1867.
 YVA...A... YVES, 1914, Bret, 83; relevé à Mesnil-les-Hurlus, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1869.
 BOUTET PIERRE, 137° R.I., 2-10-15; relevé à Mesnil-les-Hurlus, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1868.
 CLAISSE HENRI, caporal, 147° R.I., 14-3-15; relevé à Mesnil-les-Hurlus, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1861.
 BRUN LÉON, 21° B.C.P., 2-8-18; relevé à Saint-Hilaire-le-Grand, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1853.
 ROBOUET CYR, 33° R.I., 20-2-15; relevé à Mesnil-les-Hurlus, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1860.
 LE GREVES JEAN, 2° R.I. Cle, 25-9-15; relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1854.
 PORTELETTE EDOUARD, 4° Zouaves, 6-10-15; relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetièrre de Suippes, tombe 1855.
 HIBON EMILE, 46° R.I., 8-1-15; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4456.
 LAGRANGE JEAN-BAPTISTE, 46° R.I., 8-1-15; relevé à la Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4455.
 HULOT GEORGES, 46° R.I., 8-1-15; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4461.
 BRIN CLÉMENT, 91° R.I., 13-7-15; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4460.
 VAUTIER HENRI, 46° R.I., 8-1-15; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4459.
 HAUDEBERT RAOUL, sergent, 46° R.I., 8-1-15; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4458.
 UN FRANÇAIS INCONNU du 46° R.I.; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4457.
 MION HENRI, 46° R.I., 8-1-15; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4454.
 METIVIER MAURICE, 46° R.I., 8-1-15; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4453.
 TORNIER JOSEPH, caporal, 46° R.I., 8-1-15; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4462.
 ANGUIPERSE GASTON, 289° R.I., 8-1-15; relevé à la Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4466.
 ROULLIER GEORGES, 46° R.I., 8-1-15; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4465.
 UN SERGENT FRANÇAIS INCONNU du 46° R.I.; relevé à La Haute-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4463.
 LAROCHE MARIUS, 35° R.I., 16-4-17; relevé à Berméricourt, réinhumé cimetièrre de Cormicy, tombe 390.
 CODIN ANDRÉ, sergent, 1900, Saint-Quentin; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1871.
 RUCHAUD ALEXANDRE, 153° R.I., 25-9-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1870.
 MOND, 1909, A...0...1106; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes (pas identifié), tombe 1872.
 LAPERCHE ANDRÉ, 64° R.I., 25-9-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1881.
 DRENEAU ERNEST, adjudant, 93° R.I., 25-9-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1882.
 FILLION JEAN-MARIE, 64° R.I., 25-9-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1880.
 LAUTREDOU ALAIN, 64° R.I., 25-9-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1879.
 ROUSSEAU PIERRE, 64° R.I., 25-9-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1878.
 CROINIER PIERRE, caporal, 93° R.I., 25-9-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1877.
 UN FRANÇAIS INCONNU (pas identifié), porteur d'une bague gravée G.J.; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1873.
 CLERGET EUGÈNE, 170° R.I., 12-3-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1874.
 DELAUSE GEORGES, 4° Zouaves, 18-3-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 1876.
 CA... du 72° R.I. (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4469.
 MATEL, ...1914, ...neges, (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4468.
 MALEZIEUX JOSEPH, 72° R.I., 30-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4467.
 GALLAIS PIERRE, 70° R.I., 8-9-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4471.
 UN FRANÇAIS INCONNU (pas identifié), porteur d'une bague gravée A.J.; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4472.
 PINCON JULES, sergent, 89° R.I., 8-1-15; relevé à La Hte-Chevauchée, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4474.
 SERGENT JOSEPH, 113° R.I., 27-10-14; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4478.
 ...ARDON ..., Blois; relevé à Boureuilles (pas identifié), réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4475.
 HOURNON GUSTAVE, 82° R.I., 2-10-14; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4476.
 DURY LÉONCE, 113° R.I., 1-10-14; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4481.
 BERTHELIN AMBROISE, 113° R.I.; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetièrre de Vienne-le-Château, tombe 4473.
 PESEIMANN (pas identifié); relevé à Massiges, réinhumé cimetièrre de La Ferme de Suippes, tombe 2494.

(à suivre)

FORMULE DE LEGS

destinés à la Fondation du Monument aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin

La Fondation dite « Monument aux Morts de Champagne et Ossuaire de Navarin », ayant été reconnue d'utilité publique par décret du 16 mai 1933 a qualité pour recevoir les dons et legs qui lui sont faits en argent ou en nature.

La formule ci-dessous insérée dans les dispositions testamentaires, suffit pour assurer l'exécution des dernières volontés du donateur :

Je donne et lègue à la Fondation dite « Monuments aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin », dont le Siège est à Paris, 34 bis, rue Vignon, la somme de nette de tous droits et de frais

Date :

Signature :